

## HISTOIRE NATURELLE.

## Anatomie et physiologie du cheval.

Extraits du Livre, "Le Manuel de l'Éleveur de chevaux," par F. Villeroy, spécialement préparés pour La Semaine Agricole.

## HYGIÈNE DU CHEVAL.

La nourriture à l'avoine est toujours chère ; comme les chevaux de culture gagnent ordinairement peu, souvent rien du tout, pendant une partie de l'hiver, on a dû chercher à les nourrir de la manière la plus économique. La culture des carottes effraye beaucoup de cultivateurs par les sarclages minutieux qu'elle exige. La culture des pommes de terre étant plus simple, elles ont obtenu la préférence, et leur usage a pris, en Allemagne, une grande extension. D'abord on les a données crues, mais elles contiennent une eau de végétation malsaine, et elles occasionnent des diarrhées, en même temps qu'elles nourrissent moins bien. Cuites à la vapeur, les pommes de terre sont excellentes pour tous les animaux comme pour les hommes. On admet généralement que 1 partie de foin égale en faculté nutritive 2 parties de pommes de terre. Ce rapport peut être exact, si les pommes de terre sont crues et le foin de première qualité ; mais je crois que 1 partie de pommes de terre cuites vaut 1 partie de foin médiocre.

Dans la Bavière rhénane, non-seulement les cultivateurs, mais jusqu'aux maîtres de poste, nourrissent leurs chevaux de pommes de terre et ils n'y ajoutent pas toujours de l'avoine. Pendant plus de vingt ans, j'en ai nourri mes chevaux ; la maladie des pommes de terre m'a déterminé à restreindre leur culture et à les remplacer, pour les chevaux, par les carottes.

On donne les pommes de terre seules et sèches, ou bien on les humecte d'eau chaude, et on y mêle des balles de grain, ou de la paille, ou du foin hachés. Le mieux, et c'est ce que font beaucoup de maîtres de poste, est d'y ajouter du son. Si l'on donne un supplément d'avoine, on ne la mêle pas aux pommes de terre, à moins qu'elle ne soit moulue. On donne l'avoine seule, lorsque le soir, vers neuf à dix heures, on fait la dernière tournée dans les écuries. En même temps, on met dans les râteliers la paille qui doit aider les chevaux à passer la nuit.

Les pommes de terre ne sont pourtant pas sans inconvénient : elles occasionnent parfois des indigestions dangereuses. On a cherché à prévenir ce danger, en variant la nourriture des chevaux, en mêlant du son avec les pommes de terre, ou en fai-

sant faire chaque jour, un repas d'avoine ou de carottes, ou en supprimant les pommes de terre un jour de chaque semaine et les remplaçant par de l'avoine. On devrait toujours faire manger les pommes de terre avant qu'elles aient eu le temps de refroidir. Dans la cuisine des hommes, elles sont le seul légume qui ne se réchauffe pas, et je crois que les indigestions de pommes de terre auxquelles sont exposés les chevaux, viennent en grande partie de ce qu'on les leur donne froides et souvent cuites depuis longtemps.

On a remarqué que les chevaux qui travaillent tous les jours et qui sont d'ailleurs nourris régulièrement, sont peu exposés aux indigestions ; les accidents n'arrivent ordinairement qu'après un ou plusieurs jours de repos.

Les pommes de terre cuites à la vapeur conservent le même poids qu'elles avaient étant crues. Au printemps, il faut enlever les germes ; on a reconnu qu'ils sont malfaisants par la solanine qu'elles contiennent.

80. *Aliments divers.*—Les tourteaux de graine de lin, dissous dans l'eau, sont aussi employés à la nourriture des chevaux. Ils conviennent surtout pour les poulinières. On en donne par jour 3 à 5 livres. Il y a des cultivateurs qui font aussi manger à leurs chevaux des tourteaux de colza, quand ils sont à bas prix. Les tourteaux de faine sont un poison pour les chevaux.

On peut aussi, au printemps, donner aux chevaux des racines de *chiendent*. Chez moi, dès que la terre est dégelée, les pauvres gens vont dans les champs non ensemencés arracher à la pioche des racines de chiendent ; ils les lavent, les font sécher à l'air et en nourrissent leurs vaches, auxquelles cette nourriture procure beaucoup de lait.

On donne aussi aux chevaux, au printemps, de jeunes *chardons* encore tout à fait tendres, qu'on trouve dans les champs et dans les prés ; on coupe très-menu. Ces derniers aliments, tourteaux de lin, chiendent, chardons, et on peut y joindre la farine d'orge et les carottes, sont souvent précieux dans les villes, pour remettre les chevaux échauffés, fatigués, dont le foin et l'avoine sont toujours l'unique nourriture. Ce sont des moyens hygiéniques que les officiers de cavalerie prussienne emploient et qui les dispensent de l'emploi du vert, qui occasionne beaucoup de frais et d'embarras quand on n'habite pas la campagne.

Outre les substances végétales, on peut encore faire manger aux chevaux des substances animales. Il y en a qu'on nourrit de poisson pendant une partie de l'année ; on dit que les Arabes leur font manger de

la viande de mouton rôtie ; on cite des chevaux que leurs maîtres avaient habitués à manger la même soupe qu'eux, à boire du vin, de la bière, etc. Mais ce sont là des faits exceptionnels et sans intérêt pour les cultivateurs.

Le sel est aussi favorable aux chevaux qu'à tous les autres animaux. Quand on donne aux chevaux des pommes de terre, il serait très-bon de les assaisonner de sel. Les chevaux ont cependant, pour le sel, un appétit bien moins prononcé que les bêtes à cornes et les bêtes à laine.

90. *Des fourrages verts.*—Les fourrages verts qui servent à la nourriture des chevaux à l'écurie sont : le seigle, l'orge, le trèfle incarnat, la luzerne, le sainfoin, le trèfle, les vesces d'hiver et d'été, (lentilles) le maïs, le sarrasin.

Le seigle est ordinairement le premier fourrage qu'on peut couper au printemps. Il ne dure que peu de temps ; dès que les tiges sont dures, les bêtes les refusent : si on était forcé de le faire consommer, il faudrait alors le faire couper au hache-paille.

On sème souvent l'orge d'hiver pour être fauchée verte au printemps. On la regarde comme dangereuse pour les chevaux dès que les épis sont sortis.

Le trèfle incarnat est un assez pauvre fourrage que les bêtes ne mangent pas volontiers, mais il vient bien dans des sols légers et de très médiocre qualité, pourvu qu'ils soient secs. On le fauche de bonne heure et on peut encore lui faire succéder des betteraves, même des pommes de terre.

Le sainfoin donne un si excellent fourrage sec qu'on le fourrage peu en vert.

On doit faucher le trèfle dès qu'il commence à fleurir ; si l'on perd quelque chose sur la première coupe, la seconde vient d'autant plus tôt. En général, on attend trop tard pour faucher la luzerne et le trèfle ; les tiges deviennent dures, les feuilles inférieures pourrissent, le fourrage est moins nourrissant, et les bêtes ne le mangent plus volontiers.

Les vesces, ou plutôt un mélange de vesces, de pois et d'avoine, sont une précieuse ressource pour les intervalles entre deux coupes de trèfle et pour les années où le trèfle ne réussit pas. Pour être sûr de ne pas manquer de fourrage vert, on sème en vesces à partir du 1 Mai, de quinze en quinze jours, une étendue proportionnée aux besoins résumés.

Le maïs donne un excellent fourrage vert, très-abondant et qui n'est pas assez connu.

Le maïs peut atteindre une hauteur de 6 pieds ; mais pour en obtenir une récolte abondante, il faut que le sol soit très-riche.

Le sarrasin fournit aussi un fourrage abondant ; sa végétation est rapide